

---

## À propos de deux surnoms délocutifs proustiens

Anna Isabella Squarzina

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/954>

DOI : 10.4000/rief.954

ISSN : 2240-7456

### Éditeur

Seminario di filologia francese

### Référence électronique

Anna Isabella Squarzina, « À propos de deux surnoms délocutifs proustiens », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 1 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/954> ; DOI : 10.4000/rief.954

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# À propos de deux surnoms délocutifs proustiens

Anna Isabella Squarzina

---

- 1 La *Recherche* a fait du nom (propre) un de ses piliers. Roland Barthes, qui rappelle que Proust a formulé explicitement sa théorie du nom par deux fois, dans le *Contre Sainte-Beuve* et dans *Du côté de chez Swann*, a posé l'équivalence entre réminiscence (renvoi à un élément du monde référentiel) et nom (élément linguistique) :

Le nom propre dispose des trois propriétés que le narrateur reconnaît à la réminiscence ; le pouvoir d'essentialisation (puisqu'il ne désigne qu'un seul référent), le pouvoir de citation (puisqu'on peut appeler à discrétion toute l'essence enfermée dans le nom, en le proférant), le pouvoir d'exploration (puisque l'on « déplie » un nom propre exactement comme on fait d'un souvenir).<sup>1</sup>

- 2 Toujours selon Barthes, le nom proustien « ne connaît aucune restriction sélective, le syntagme dans lequel il est placé lui est indifférent »<sup>2</sup>. Sans invalider l'irréductible « épaisseur sémantique »<sup>3</sup> du nom proustien, certains jeux sur le nom à l'œuvre dans le roman nous semblent néanmoins suggérer le morcèlement de l'identité, et l'impossibilité d'une vision synoptique de l'individu.
- 3 « Le nom propre représente dans le langage un certain paradoxe : il s'applique en permanence à un individu, alors que l'individu est ce qui change constamment »<sup>4</sup> : cette affirmation, qui n'est pas de Proust mais de Marie-Noëlle Gary-Prieur, s'applique bien à l'univers proustien. Le langage possède, pour pallier ce "paradoxe", un certain nombre de ressources. Celles-ci permettent par exemple d'opposer nom propre « formellement "nu" » ou « non modifié » et « nom propre modifié »<sup>5</sup>, selon des critères qu'un débat actuel sur cet argument ne cesse de mettre à jour et de perfectionner<sup>6</sup>. Un nom propre modifié, selon Georges Kleiber, « se présente accompagné de déterminants qui lui font perdre le caractère "unique" ou "singulier" fréquemment assimilé à la marque spécifique qui l'oppose aux noms communs »<sup>7</sup>. Selon la « perspective référentialiste », « la détermination du nom propre modifie sa fonction de désignation individuelle ; le nom propre ne désigne plus directement et entièrement son référent attitré mais un autre référent ou une 'facette' de ce référent »<sup>8</sup>. Sarah Leroy ajoute néanmoins que d'autres constructions peuvent fonctionner de la même manière ; « la structure nom propre-

adjectif, par exemple, est dans certains contextes très voisine de l'emploi modifié de type "manifestation" : *Cicéron philosophe ne vaut pas Cicéron orateur* vs *le Cicéron philosophe ne vaut pas le Cicéron orateur* »<sup>9</sup>.

- 4 Les noms des personnages proustiens sont souvent l'objet d'emplois modifiés. Le Narrateur distingue une « Albertine aussi connue de [lui] qu'il était possible, [...] une Albertine [...] ne désirant rien d'autre [...] qu'être avec [lui], toute pareille à [lui], image de ce qui précisément était [sien] et non de l'inconnu »<sup>10</sup> (RTP, III, p. 583) de la période de la captivité, de « cette Albertine qui me connaissait encore à peine » (RTP, III, p. 698) (la construction n'est pas ici employée anaphoriquement, vu qu'elle ne se réfère pas au « porteur du nom propre mentionné explicitement auparavant à l'aide du nom propre standard »<sup>11</sup>), désirable être de fuite sur la plage de Balbec. Nous connaissons, pour ne citer encore que l'héroïne du changement perpétuel, non pas une mais « plusieurs Albertines » (RTP, III, p. 580). Un énoncé tel que : « Ce n'était plus la même Albertine » (RTP, III, p. 873) « s'explique par une condition de non-identité possible entre le référent déterminé par le premier repère [l'Albertine d'hier] et celui déterminé par le second [l'Albertine d'aujourd'hui] »<sup>12</sup>.
- 5 Nous voulons nous pencher sur un autre genre de phénomène, moins étroitement lié au nom propre et qui concerne en particulier Rachel et Octave, deux personnages métamorphiques que la diégèse elle-même rapproche : ils finiront en effet, entre l'une et l'autre de leurs péripéties existentielles, par vivre ensemble<sup>13</sup>. Ils appartiennent au départ à deux mondes différents, Rachel est une « poule » (RTP, II, p. 460), Octave le rejeton désœuvré d'une bourgeoisie richissime. Ils partagent le sort de se voir attribuer par le héros des surnoms qui les accompagneront longtemps : « Rachel quand du Seigneur » et « Dans les choux ».
- 6 Nous allons dans les pages qui suivent analyser origine, fonctionnement et enfin fonction de ces deux syntagmes. Dans un premier moment, nous vérifierons si ces deux sobriquets sont motivés par la nécessité de lever certaines ambiguïtés, pour ensuite observer les étapes successives du procédé de nomination. Plusieurs aspects permettent de ranger les deux surnoms dans une même catégorie : leur nature, leur tendance à ne pas se fondre dans la langue, leur motivation sémantique. En évoquant les *epitheta ornantia* de l'épique nous formulerons en conclusion une hypothèse sur leur rôle.
- 7 En réfléchissant sur la signification de cette attribution, il faut en premier lieu noter que les prénoms de ces deux personnages posaient à Proust un problème immédiat : Rachel pouvait être associée à la comédienne française Mlle Rachel (Élisabeth Rachel Félix, dite Mlle, 1821-1858), également juive et mangeuse d'hommes, que Proust cite dans le Cahier II, avant-texte de *Sodome et Gomorrhe II* (III, 1321), en l'appelant simplement « Rachel », tout comme sa créature (qui lui aurait été plutôt inspirée par Louisa de Mornand), et Octave était l'homonyme du défunt mari de Tante Léonie (le plus souvent « oncle Octave » mais aussi, dans les souvenirs de sa veuve, à deux reprises « mon pauvre Octave »), elle-même souvent désignée comme Mme Octave. La vraie Mlle Rachel disparaît de la version définitive de *Sodome et Gomorrhe II* en libérant donc le personnage proustien de ce doublet malcommode, qui toutefois, doté dès *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* d'un sobriquet tout à fait original, ne risquait pas de prêter à confusion. Le « pauvre Octave » et Octave coexistent au contraire dans le roman, même si ce n'est jamais dans le même tome, car l'oncle du héros ne sort pas de *Du côté de chez Swann* et le jeune « gommeux » (RTP, II, p. 38) ne fait son apparition (comme Rachel d'ailleurs) que dans le deuxième volume. La ressemblance, graphique et sonore, du prénom Octave au nom Cocteau (Jean Cocteau

serait, on le sait, le modèle de ce sportif à l'avenir artistique), a sans doute poussé Proust à ne pas se soucier d'une telle superposition, et à y remédier partiellement avec le surnom « Dans les choux ». Le même souci d'éliminer toute ambiguïté possible explique peut-être le fait que le prénom d'Octave est souvent complété ou remplacé par une description définie<sup>14</sup> : « le champion de golf et joueur de Baccara, Octave » (RTP, II, p. 238) ; « le jeune homme si savant dans les choses du sport » (RTP, IV, p. 184) ; « [le] mari d'Andrée » (RTP, IV, p. 309), « le futur mari d'Andrée » (RTP, IV, p. 561).

- 8 Les surnoms ne sont pas rares dans le roman. Ils revêtent de nombreuses fonctions<sup>15</sup> : tantôt, comme dans le cas de Bergotte, ils soulignent la discordance entre l'image mentale que le protagoniste s'est faite d'un personnage, et la réalité de sa personne :

Mme Swann qui venait de me « nommer » comme elle disait à plusieurs d'entre elles, tout à coup, à la suite de mon nom, de la même façon qu'elle venait de le dire [...], prononça le nom du doux Chantre aux cheveux blancs. Ce nom de Bergotte me fit tressauter comme le bruit d'un revolver qu'on aurait déchargé sur moi, mais instinctivement pour faire bonne contenance je saluai [...] ; mon salut m'était rendu par un homme jeune, rude, petit, râblé et myope, à nez rouge en forme de coquille de colimaçon et à barbiche noire. (RTP, I, p. 537)

- 9 La majuscule contribue ici à élever au rang de surnom la description définie [le] *doux Chantre aux cheveux blancs*, précédée quelques pages auparavant par une autre, *le divin vieillard*. Le surnom et le nom propre sont ici en position autonome<sup>16</sup> : par la voix d'Odette c'est leur équivalence qui est posée. Mais sous couvert d'un discours sur le nom, c'est la fonction de nomination (didactique dans ce cas) qui est convoquée, vu qu'est exprimé « le lien dénominatif existant entre le nom propre [Bergotte] et une entité particulière »<sup>17</sup> (« un homme jeune, rude, petit » etc.). La minauderie recherchée d'Odette, qui utilise *nommer* pour *présenter*, est là justement pour souligner cette fonction. Il faut ajouter avec Sarah Leroy, à propos de l'apparition du nom propre *Bergotte* à la suite du surnom, que « la redénomination par le nom propre, qu'elle soit phrastique ou, plus généralement, transphrastique, a des effets complexes ; elle confirme en particulier la saillance du référent, opérant une sorte de “maintenance référentielle”. Le jeu des nominations et des redénominations, de l'alternance entre noms propres, pronoms et descriptions définies s'inscrit alors dans l'ensemble du texte et peut avoir des effets argumentatifs et stylistiques notables »<sup>18</sup>. Tantôt le surnom peut avoir une fonction de comique de répétition : c'est ce qui arrive avec Madame Poussin<sup>19</sup>, que son tic de langage de mère anxieuse pousse la famille du héros à rebaptiser « Tu m'en diras des nouvelles » (RTP, III, p. 168). Selon Sophie Duval, dans ce cas « le sens se construit et se décale par toute une série de répétitions qui font jouer figement et revivification »<sup>20</sup>.

- 10 D'après le *Trésor de la Langue française*, le surnom est un « nom formé, par addition au prénom ou au nom d'une personne d'un terme, mettant en relief le plus souvent une particularité physique, une qualité morale ou une action d'éclat (Philippe Le Hardy, Napoléon le Petit) » ou encore une « appellation familière ou pittoresque que l'on substitue au véritable nom d'une personne »<sup>21</sup>, telle que Nana ou Folcoche. Le premier cas de figure correspond au surnom « Rachel quand du Seigneur », où le nom propre de l'actrice est conservé (« Rachel quand du Seigneur » peut être défini pour cette raison une « chaîne anthroponymique »<sup>22</sup>) ; le deuxième correspond au sobriquet « Dans les choux » (qui est répertorié sous cette forme dans l'Index des noms propres de la Pléiade (RTP, IV, p. 1552), mais sur lequel il faudra revenir vu qu'il s'agit d'un *work in progress* plutôt que d'un surnom immédiatement cristallisé<sup>23</sup>). Dans les deux cas, c'est Marcel qui forge ces appellations humoristiques, par des actes de nomination performative ou de baptême sur

lesquels le texte insiste particulièrement et qui sont présupposés par une série d'énoncés de nomination didactique :

Chaque fois je promettais à la patronne qui me la proposait avec une insistance particulière en vantant sa grande intelligence et son instruction, que je ne manquerais pas un jour de venir tout exprès pour faire la connaissance de Rachel, surnommée par moi « Rachel quand du Seigneur ». [...] La patronne qui ne connaissait pas l'opéra d'Halévy ignorait pourquoi j'avais pris l'habitude de dire « Rachel quand du Seigneur ». Mais ne pas la comprendre n'a jamais fait trouver une plaisanterie moins drôle et c'est chaque fois en riant de tout son cœur qu'elle me disait : « Alors, ce n'est pas encore pour ce soir que je vous unis à "Rachel quand du Seigneur" ? Comment dites-vous cela : "Rachel quand du Seigneur" ! Ah ! ça c'est très bien trouvé. Je vais vous fiancer. Vous verrez que vous ne le regretterez pas ». (RTP, I, p. 567)

- 11 Ces énoncés décrivent « l'acte d'attribution du surnom plutôt que le lien dénominatif stable entre le nom propre et le particulier »<sup>24</sup>, ou plus précisément un ensemble itératif d'actes qui sous-entendent un acte de nomination originaire. C'est le cas pour Octave également : « cette canaille vous savez, ce jeune homme que vous appeliez "je suis dans les choux" ». Ce n'est qu'après cet éclaircissement d'Andrée qu'un simple tic de langage :

« Vous venez du golf, Octave, lui demanda [Albertine]. Ça a-t-il bien marché, étiez-vous en forme ? » « Oh ! ça me dégoûte, je suis dans les choux », répondit-il. (RTP, II, p. 233)

Pensant que si je connaissais leurs amis j'aurais plus d'occasions de voir ces jeunes filles, j'avais été sur le point de lui demander à être présenté. Je le dis à Albertine, dès qu'il fut parti en répétant : « Je suis dans les choux ». (RTP, II, p. 234)

M. Verdurin eût pu maintenant être salué sans honte par son neveu, celui qui était « dans les choux ». (RTP, III, p. 264)

- 12 devient véritable sobriquet :

« La personne que Mme Verdurin voulait ce jour-là faire rencontrer chez elle avec Albertine, ce n'était pas du tout l'amie de Mlle Vinteuil, c'était le fiancé "je suis dans les choux" » [dit Andrée]. (RTP, IV, p. 193)

Une des étoiles du salon était Dans les choux, qui malgré ses goûts sportifs s'était fait réformer. [...] [L]es œuvres de Dans les choux étaient récentes et cette ligne de souvenirs perpétuellement fréquentée et utilisée par mon esprit. (RTP, IV, p. 309)

- 13 Il apparaît que le "pseudonyme" d'Octave a fait l'objet d'une construction progressive dont le pivot est le renvoi d'Andrée à l'attribution du surnom par le héros, exprimée également sur le mode itératif, auquel fait suite, en tant qu'étape intermédiaire, une description définie (« le fiancé "je suis dans les choux" »), qui débouche sur le véritable surnom, avec la majuscule et en version abrégée (« Dans les choux »).

- 14 Ces deux sobriquets ont plusieurs autres points en commun. D'un point de vue grammatical, ils sont l'un un complément circonstanciel de lieu, introduit par la préposition *dans*, l'autre une proposition subordonnée de temps (tronquée), amenée par la conjonction de subordination *quand*, (précédée par l'invocation « Rachel ! »<sup>25</sup>). Si l'on se rappelle que l'individu est formé pour Proust (aux yeux du jaloux surtout), plutôt que d'une essence stable, de l'ensemble des lieux qu'il a hantés et des moments qu'il a traversés, ce choix ne peut surprendre. Dans leurs différentes occurrences, notamment quand ils figurent en position autonome, les surnoms risquent de sembler en rupture phrastique<sup>26</sup> par rapport à la structure dans laquelle ils sont intégrés<sup>27</sup>, sans avoir en outre toute « l'autonomie et la stabilité référentielle » que possède le nom propre "classique", « particulièrement apte à figurer [...] en rupture phrastique »<sup>28</sup>. L'impression d'anacoluthie (au cas où le sobriquet ne serait pas immédiatement identifié) est évitée par

le recours constant aux guillemets dans le cas de « Rachel quand du seigneur » (recours motivé en premier lieu par le fait qu'il s'agit d'une citation). Les guillemets sont abandonnés en faveur de la simple majuscule dans l'avant-dernière occurrence du sobriquet d'Octave, dans une phrase où le surnom ne risque pas, faute d'être immédiatement reconnu, de "mal sonner" : « Une autre étoile du salon était Dans les choux ». La dernière occurrence est assez proche de la précédente pour que la stabilité du surnom soit garantie ; les guillemets ne sont plus nécessaires même si à première vue la phrase n'est pas construite correctement : « Les œuvres de Dans les choux étaient récentes ». Le rôle de cette apparente rupture phrastique nous semble être de contribuer à déterminer la saillance du surnom. Sylvie Pierron a noté le phénomène de ces « création [s] lexicales » qui, dans la *Recherche*, « ne se fonde[nt] pas dans la langue »<sup>29</sup>.

- 15 Les deux surnoms peuvent d'ailleurs être associés par le fait qu'ils miment de manière plaisante les noms attribués aux enfants trouvés. « Quand du Seigneur », si nous oublions pour un instant sa véritable origine, n'est pas sans évoquer les noms de famille dérivés de surnoms théophores. « Dans les choux » pourrait être synonyme de *champi*. Cette dernière considération nous amène à nous interroger sur leur mode de dérivation : formés comme ils sont « sur du discours »<sup>30</sup>, ce sont des surnoms délocutifs<sup>31</sup>, c'est-à-dire des noms « de personne dont la base (ou étymon) est constituée par un énoncé (comme unité de discours) ou un fragment d'énoncé en situation associé, d'une manière ou d'une autre, au porteur du nom »<sup>32</sup>. Jean-Pierre Chambon distingue trois groupes de nominations délocutives, « selon la position du nominé dans la situation de parole donnant naissance au nom propre » :

- (1) les noms propres délocutifs locutoriaux : On appelle X la personne qui dit : X ! ;
- (2) les noms propres délocutifs allocutoriaux : On appelle X la personne à laquelle on s'adresse en disant : X ! ;
- (3) les noms propres délocutifs extra-interlocutionnels : On appelle X la personne liée à l'énoncé X ! sans que celle-ci en soit le locuteur ou l'allocutaire.<sup>33</sup>

- 16 Octave appartient manifestement à la première catégorie vu que c'est de sa bouche que sort la locution dont le héros le coiffera. L'exclamation, rapportée en discours direct dans le passage que nous avons cité ci-dessus, prouve de plus que « Dans les choux » est bien un surnom délocutif, et non pas autonome, car « le choix dénominatif vise [...] un emploi discursif plutôt que l'existence de l'unité dans le "dictionnaire" du nominé »<sup>34</sup>. Octave est rebaptisé de la sorte car il a effectivement employé cette expression dans une situation donnée. Par contre le sobriquet de Rachel, que Sylvie Pierron interprète, en soulignant son origine ludique, comme « mot familial [...], mot ou [...] expression forgés », est une sorte de contrechant avec lequel le narrateur, pour s'amuser aux dépens de la maquerelle ignorante, accompagne (en son absence) le nom de la jeune prostituée juive quand celle-ci lui est offerte. La grande popularité de l'air de la *Juive* d'Halévy dont il dérive pourrait nous permettre d'interpréter « Rachel quand du Seigneur », d'après une classification tenant compte de la typologie discursive des énoncés de base, comme un surnom délocutif « dérivant de refrains »<sup>35</sup>. Il est d'ailleurs coutume de désigner les airs d'opéra par leurs premiers mots : « Rachel quand du seigneur » n'est pas seulement un extrait, une citation, mais également un titre, à l'époque sans doute proverbial. Comme le souligne Annick Bouillaguet, « le lecteur contemporain de Proust devait reconstituer sans peine ce premier contexte, accompagné d'une restitution mentale de la mélodie, qui en facilitait la remémoration »<sup>36</sup>.

- 17 Vu que nous nous mouvons à l'intérieur d'un texte littéraire et non dans une situation d'attribution spontanée ou naturelle des surnoms, il est de mise de procéder à une

réinterprétation sémantique des deux sobriquets en question : les surnoms du roman, au-delà de leur dérivation, sont sciemment attribués par l'auteur à ses personnages. « Être dans les choux » est une expression figée qui possède une signification générale ainsi qu'une acception spécifiquement sportive (l'acception *être évanoui* est plus rare et plus récente) qui la rend particulièrement adaptée à un poseur passionné par tout ce qui est manifestation mondaine :

Être dans l'embarras, en difficulté, dans une très mauvaise situation et, de là : être dans les derniers (d'une course de chevaux, du classement d'une épreuve sportive) ; être en retard (pour un travail) ; avoir échoué.  
Être évanoui.

- 18 Le chou « prend souvent en phraséologie une valeur dépréciative » en tant que « nourriture commune et grossière ». L'existence de nombreuses autres « locutions à connotation négative » a probablement « déterminé l'association du chou à une très mauvaise situation »<sup>37</sup>. Il ressort que le choix d'affubler Octave d'un surnom délocutif de ce genre a une valeur doublement antiphrastique. D'une part comme dérivé (locutorial) d'une expression figée, le sobriquet semble installer d'emblée le personnage dans le commun, le compter au nombre de ceux qui baignent dans le "tout fait" de la langue. D'autre part, les acceptions toutes négatives de cette locution, qui concernent le retard, l'échec, le fait d'occuper les dernières places, composent l'image d'un vaniteux perdant rétrograde. Or Octave deviendra un artiste hors du commun car il sera l'auteur d'œuvres « presque de génie ». Il sera en avance, non pas en retard, et parmi les premiers, non parmi les derniers, vu que ses sketches accompliront dans l'art contemporain « une révolution ». Le choix de ce surnom semble renverser l'affirmation de Cratyle évoquée par Barthes<sup>38</sup> : non pas « La propriété du nom consiste à représenter la chose telle qu'elle est » mais plutôt « La propriété du nom consiste à représenter la chose telle qu'elle n'est pas ». De même l'attribution du surnom semble être là pour intervertir les deux étapes canoniques – illusion et déception – de l'« incessant apprentissage »<sup>39</sup> (tel que le décrit Barthes avec Gilles Deleuze) dont naît la vérité dans le roman. Il est peut-être possible de trouver l'ombre d'une motivation "en positif" pour le choix du surnom « Dans les choux » : la locution évoque également l'idée de mort « liée à certains emplois de *chou* »<sup>40</sup> ; or nous savons qu'Octave, précocement et gravement malade, s'épargne les fatigues inutiles et pour lui potentiellement mortelles de l'amitié, tout comme le Narrateur vieilli, aux prises avec le spectre d'une mort prochaine, se propose de le faire à la fin du *Temps retrouvé*.
- 19 Illusion et déception semblent également permuter dans la parabole dessinée par le destin de Rachel qui, actrice et prostituée « à vingt francs », se révélera douée d'un talent singulier. Son surnom, plus que l'antiphrase, frôle le blasphème étant donné qu'il associe la valeur érotique des origines de Rachel (dans toute maison close digne de ce nom une fille doit jouer « le rôle indispensable de la *belle Juive* »<sup>41</sup> comme le rappelle le Maupassant de *La maison Tellier*) à l'évocation de la grâce divine : « to call the whore Rachel a gift from God is a savagely ironic fashion of naming the way she is offered to him and to all-comers by the procuress »<sup>42</sup>. Il est également question, dans les vers de Scribe, d'un secret à dévoiler, qui pourrait sauver la jeune fille condamnée : « D'un mot arrêtant la sentence / je puis te soustraire au trépas ! »<sup>43</sup>. Le héros, par contre, saura garder le secret et ne révélera pas à Robert de Saint-Loup qu'il avait connu Rachel dans une maison de passe. Un double secret concernant l'identité joue donc comme motivation du surnom.



- 20 Il existe d'autres surnoms délocutifs dans la *Recherche*, tantôt dérivés d'expressions favorites, tantôt de citations. Quelle est donc la particularité de « Rachel quand du Seigneur » et « Dans les choux » ? Avant tout ils concernent deux figures qui, sans être de tout premier plan, sont dotées d'une certaine importance. Ensuite ils accompagnent les personnages auxquels ils sont attribués par le héros pendant plusieurs centaines de pages : de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* à *Albertine disparue* dans le cas de Rachel ; et encore depuis le deuxième volume, jusqu'à *Temps retrouvé* dans le cas d'Octave.
- 21 Comme certains noms propres modifiés, ils évoquent une des facettes du référent. Mais avec une grande économie de moyens, par le biais de la répétition d'un bref syntagme toujours identique, ils suscitent, tels une parole magique, l'image précise d'un être apparemment disparu qui, paradoxalement, continue de cohabiter avec l'être présent. Un nom propre modifié comme « la Rachel nouvelle », par exemple, n'aura pas le même pouvoir d'évocation immédiate, qui est celui, pour le sobriquet, de « porter témoignage de l'origine de sa formation », vu que « celle-ci est rappelée chaque fois qu'il est prononcé »<sup>44</sup>. L'alternance entre nom et surnom est là pour suggérer, de manière particulièrement icastique, que sous la permanence du nom propre se cachent non pas un seul mais plusieurs individus, qui s'échelonnent dans le temps.
- 22 Ces surnoms ont également une fonction mnémonique, celle de mettre « en rapport des éléments qui se répondent à distance, de manière plus ou moins évidente, à la manière de l'audition musicale »<sup>45</sup>. Ceci constitue un procédé assez exceptionnel, car s'il est vrai que « le réseau onomastique du roman permet de disséminer, tout au long, un effet d'échos sonores »<sup>46</sup>, il est au contraire « rare dans la *Recherche* que le procédé d'écho soit répétition d'un segment verbal »<sup>47</sup>. Cette fonction de résonance est rehaussée par le fait que, comme surnoms délocutifs, ces sobriquets mettent en scène des fragments de discours doués d'une « hétérogénéité [...] irréductible », qui font tache dans le fondu de la prose proustienne. Leur motivation sémantique (même, ou d'autant plus, lorsqu'elle ne joue, comme nous l'avons vu, qu'en négatif) contribue à favoriser la mémorisation.
- 23 Cette deuxième fonction peut suggérer un parallélisme, sans doute hardi mais à notre avis suggestif, entre nos formules onomastiques et les *epitheta ornantia* de l'épique. On sait en effet que l'épithète homérique a graduellement cessé d'être considérée par les exégètes comme un résidu archaïque et dissonant par rapport à la perfection du reste du poème, pour être lue comme le vestige de techniques de mémorisation qui témoigneraient d'une phase de transmission orale de l'épique<sup>48</sup>.
- 24 Nos deux sobriquets proustiens n'ont rien de « cette misère de l'épithète homérique revenant sans cesse, pour ne rien désigner, pour ne rien faire voir »<sup>49</sup> que Des Esseintes déplore dans *À rebours* : leurs apparitions sont strictement sporadiques. Mais cette sporadicité même est stratégique et contribue à la définition d'un individu insaisissable. L'*epitheton ornans* avait également un rôle central dans la construction du personnage épique, comme le résume Marthe Robert :

Le héros épique est nommé, classé, muni d'attributs qu'aucune modification ne peut atteindre, qu'elle soit le fait des hommes ou du temps. L'épithète homérique adjointe à son nom lui interdit d'évoluer moralement – et même physiquement – tout comme elle l'empêche de changer sa place hiérarchique ou de s'attribuer une nouvelle compétence. Sa stabilité est l'élément fondamental de l'épopée, pour qui la seule idée de changement est une pensée impie. [...] Tous les héros homériques ont en commun cette impossibilité d'évoluer qui les gard[e] aussi bien de la régression que du progrès, de la chute que de l'ascension.<sup>50</sup>



- 25 Le sobriquet proustien inverse cette fonction, car il est là pour souligner des évolutions éclatantes et inattendues. Une fois attribué, il reste immuable comme l'épithète homérique ; le nominé par contre a plusieurs visages, et le rappel du surnom est là pour souligner son caractère changeant.
- 26 Par l'attribution de ces sobriquets "anti-homériques", ainsi que par plusieurs autres jeux sur les noms que nous n'avons pas mentionnés<sup>51</sup>, Proust parvient à animer un de ces « systèmes romanesques profondément statiques »<sup>52</sup> qu'est l'onomastique.
- 27 Il serait intéressant de vérifier – nous nous réservons de le faire en une autre occasion – comment les différents traducteurs de la *Recherche* ont abordé des segments textuels doués d'une telle prégnance.

---

## NOTES

1. R. Barthes, *Proust et les noms*, dans *Le degré zéro de l'écriture*, suivi de *Nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil, 1972, p. 121.
2. Ibid., p. 122.
3. Ibidem.
4. M.-N. Gary-Prieur, « La modalisation du nom propre », dans *Langue française*, 92, 1991, p. 46.
5. G. Kleiber, « Les noms propres "modifiés" par même », dans *Langue française*, 146, 2005, p. 115. Pour une analyse du nom propre modifié dans la *Recherche* voir G. Henrot, « Le Nom propre modifié de "Bergotte". Un éventail de métonymies », dans *Poétique*, 156, décembre 2008, p. 453-473 ; « Genèse d'une métonymie : le Nom propre modifié de Bergotte », dans *Bulletin d'Informations Proustiennes*, 39, 2009, p. 113-134. Pour le statut du nom propre en général dans le roman proustien voir aussi Id., « Originalité, notoriété, exemplarité, antonomase. Pragmatique du nom propre dans la *Recherche* », dans P. Chardin (dir.), *Originalités proustiennes, Colloque international de Tours, mars 2009*, Paris, Kimé, 2010, p. 133-148 ; *Pragmatique de l'anthroponyme dans À la recherche du temps perdu*, Paris, Champion, 2011.
6. Voir notamment le numéro de *Langue française*, 146, 2005, intitulé *Nom propre : la modification*.
7. G. Kleiber, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck, 1981, p. 332.
8. M. Noailly, « La querelle des noms propres », dans *Modèles linguistiques*, 2-0-1, 1999, p. 109-111, cité par S. Leroy, « Présentation », dans *Langue française*, 146, 2005, p. 4.
9. Ibid., p. 5.
10. M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, éd. J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987-1989, 4 t. (dorénavant RTP).
11. G. Kleiber, « Les noms propres "modifiés" par même », cit., p. 116. *Nom propre standard* est synonyme de *Nom propre non modifié*.
12. Ibid., p. 125.
13. « le jeune homme [...] qui depuis vivait avec Rachel », RTP, IV, p. 183.
14. Soit « tout syntagme nominal qui commence par un article défini et qui renvoie à un particulier » ; voir G. Kleiber, *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck, 1981, p. 173-174, cité par É. Buchi, A. Wirth, « De la description définie au nom propre de personne : sur un apport possible de l'anthroponymie historique à la théorie du nom

propre modifié », dans *Langue française*, 146, 2005, p. 34. Le rôle des descriptions définies substituant le nom d'Octave est également celui de bien camper un personnage qui n'apparaît pas souvent mais dont l'importance stratégique dans la diégèse est capitale, vu que dans une interprétation tardive d'Andrée le mirage d'un mariage entre lui et Albertine pousse Mme Bontemps à rappeler cette dernière chez elle en causant ainsi, indirectement, sa mort.

15. « Come il nome proprio prototipico, il nomignolo possiede [...] una funzione denominativa ; [...] tale funzione ha anche l'effetto di caratterizzare in senso descrittivo », J. Podeur, *Nomi in azione. Il nome proprio nelle traduzioni dall'italiano al francese e dal francese all'italiano*, Napoli, Liguori, 1999, p. 45.

16. « Un terme [...] en emploi autonymique [...] se désigne lui-même », D. Maingueneau, *Linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 97-98.

17. K. Jonasson, *Le nom propre : constructions et interprétations*, Louvain-la-Neuve, Éditions Duculot, 1994, p. 69.

18. S. Leroy, *Le nom propre en français*, Paris, Ophrys, 2004, p. 95.

19. Genette associe Octave et Mme Poussin, en laissant de côté Rachel : « Des personnages comme Octave (dans sa période de Balbec) ou Mme Poussin s'identifient tellement à leur principal tic de langage qu'il leur reste comme surnom », G. Genette, *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, p. 224.

20. S. Duval, « “Une répétition destinée à suggérer une vérité neuve” : itération et régénération comique chez Proust », dans *Études littéraires*, 38, n. 2-3, 2007, p. 40.

21. C'est nous qui soulignons.

22. É. Buchi, A. Wirth, « De la description définie au nom propre de personne : sur un apport possible de l'anthroponymie historique à la théorie du nom propre modifié », cit., p. 24.

23. Nous devons à Yves Baudelle, que nous remercions, la suggestion de cette différence entre les deux surnoms.

24. K. Jonasson, *op. cit.*, p. 70.

25. Il faut toutefois signaler que le mode de dérivation propre à ce surnom « efface toute marque intonative des énoncés de base (qui peuvent être assertifs, exclamatifs ou interrogatifs) », J.-P. Chambon, « Une catégorie souvent négligée de noms de personne : les délocutifs. Quelques problèmes de reconnaissance et de classification (domaine français) », dans D. Kremer (dir.), *Dictionnaire historique des noms de famille romans*, Berlin, New York, De Gruyter, 2011 (1990), p. 128.

26. Soit à première vue de « figurer dans des emplois qui échappent aux règles de rection morpho-syntaxique de la phrase » ou qui transgressent le « code grammatical », F. Biville, « Noms propres en usage, noms propres en mention », dans C. Bodelot (dir.), *Éléments « asyntaxiques » ou hors structure dans l'énoncé latin*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2007, p. 295.

27. Voir *ibid.*, p. 117.

28. *Ibid.*, p. 295.

29. S. Pierron, *Ce beau français un peu individuel. Proust et la langue*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2005, p. 108.

30. J.-P. Chambon, « Une catégorie souvent négligée de noms de personne : les délocutifs. Quelques problèmes de reconnaissance et de classification (domaine français) », cit., p. 136.

31. Rappelons qu'Émile Benveniste appelle « délocutifs » les verbes dérivés de *locutions* [...]. La caractéristique du délocutif, selon Émile Benveniste est qu'il est dans une relation de *dire* avec sa base nominale », J.-C. Anscombe, « Délocutivité benvenistienne, délocutivité généralisée et performativité », dans *Langue française*, 42, 1, p. 71. Or « [d]ans les travaux des anthroponymistes (en particulier J.-P. Chambon, « Les noms propres délocutifs. 1. Note sur un cas inaperçu de délocutivité », dans *Nouvelle revue d'onomastique*, 7/8, 1986, p. 159-167, et P. Swiggers, « Une classe de noms propres : les “rétrolocutifs” », dans *Nouvelle revue d'onomastique*, 13/14, 1989, p. 157-164) le terme délocutif a pris récemment un sens particulier : en gros, les délocutifs sont des noms qui ont comme source le langage ou qui se réfèrent à des actes de langage, ce que A. Dauzat (*Traité*

d'*anthroponymie française*, p. 214-217) classait sous la rubrique « Surnoms théophores ; jurons et expressions favorites ; Noms latins tirés des chants d'église », J. Germain, J. Herbillon, *Dictionnaire des noms de famille en Wallonie et à Bruxelles*, Bruxelles, Racine, 2007, p. 27.

32. J.-P. Chambon, « Une catégorie souvent négligée de noms de personne : les délocutifs. Quelques problèmes de reconnaissance et de classification (domaine français) », cit., p. 128.

33. Ibid., p. 132.

34. Ibid., p. 134, n. 5.

35. Ibid., p. 133.

36. A. Bouillaguet, *L'écriture imitative. Pastiche, parodie, collage*, Paris, Nathan Université, 1996, p. 74.

37. J. Amerlynck, *Phraséologie potagère : les noms de légumes dans les expressions françaises*, Peeters, Louvain-la-Neuve, 2006, p. 47.

38. R. Barthes, *op. cit.*, p. 125.

39. Ibid., p. 121.

40. « Esnault (G. Esnault, *Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse, 1965) fait correspondre être dans les choux avec l'expression allemande *in Kraute gehen*, proprement "aller dans les choux", qui signifie "décliner, être en mauvaise position, périliter" et avec l'italienne *andar tra i cavoli*, mourir. La langue française établit aussi une relation entre cette crucifère et la mort dans une ancienne locution, *manger les choux par le trognon* », J. Amerlynck, *op. cit.*, p. 47.

41. G. de Maupassant, *La Maison Tellier, Une partie de campagne et autres nouvelles*, éd. L. Forestier, Paris, Gallimard, 1995, p. 34.

42. J. Hillis Miller, « Reading Proust's "Rachel from the Lord" : an interpretation of the wholly other », dans *LiterNet*, n. 2 (15), 15 février 2001, URL : <http://liternet.bg/publish1/dzhmiller/reading.htm>, consulté le 8 septembre 2011.

43. E. Scribe, *La Juive*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Furne & Cie, Aimé André, 1841, acte IV, scène 5, p. 69.

44. S. Pierron, *op. cit.*, p. 108.

45. Ibid., p. 243.

46. Ibidem.

47. Ibidem.

48. « Les formules ont dans la culture orale une fonction plus importante et plus répandue que dans les cultures basées sur l'écriture. La pensée et l'expression orale de type formulaire sont profondément ancrées dans la conscience et dans l'inconscient, et ne disparaissent pas au moment où commence l'écriture », W. J. Ong, *Oralità e scrittura : le tecnologie della parola*, Bologna, Il Mulino, 1986, p. 50, c'est nous qui traduisons.

49. J.-K. Huysmans, *À rebours*, Paris, Pocket, 1997, p. 67.

50. M. Robert, *L'Ancien et le Nouveau, de Don Quichotte à Franz Kafka*, Paris, Grasset, 1963.

51. Voir S. Pierron, « La langue attaquée III », dans *op. cit.*, p. 193-230.

52. S. Pierron, *op. cit.*, p. 197.

---

## INDEX

**Mots-clés** : Proust (Marcel), onomastique, Recherche du temps perdu, nom propre modifié, sobriquet, délocution, mémoire, personnage